

## SOMMAIRE

P. 3 : Pour que notre Bulletin vive !

P. 4 : Les KOEHLIN – plus de deux siècles d’initiatives industrielles – (2<sup>ème</sup> partie de l’étude de Michel HAU)

P. 9 : Les KOEHLIN et le Cinéma  
Interview de Sylvie KOEHLIN

P12 : Pour les Mélomanes  
A Mulhouse : les plus belles étoffes du monde (par Dorothée KOEHLIN-SCHWARTZ)

P16 : Nouvelles familiales

### POUR QUE NOTRE BULLETIN VIVE !

L’appel "financier" du Bulletin de juin a été largement entendu et de gros versements ont été faits : au total plus de 7000 Fr, ce qui a laissé, avant la confection du présent Bulletin, près de 5400 Fr en caisse.

Ce n'est donc pas d'asphyxie financière que notre Bulletin risque de souffrir : l'expérience prouve que ses lecteurs seront toujours prêts à le soutenir.

Ce qui est en cause, c'est la difficulté pour moi de continuer à assumer, seul et sans aide (je vais avoir 78 ans) toutes les tâches matérielles que comporte la confection du Bulletin (dactylographie - ronéotage - expédition) et surtout les allées et venues qu'elles nécessitent.

Les autres membres du Comité de rédaction, qui ont une vie professionnelle très active, ne peuvent m'apporter aucune aide à ce sujet.

Il serait donc souhaitable qu'une personne de la famille, plus jeune que moi et disposant d'un peu de temps, accepte de m'aider pour les tâches dont je viens de parler, ce qui implique bien sûr que ce cousin (ou cette cousine) habite comme moi la Région Parisienne.

L'intéressé(e) ferait, bien entendu, partie du Comité de rédaction et participerait donc aussi à la recherche et au choix des articles.

Je souhaite que cet appel soit, lui aussi, entendu. Merci !  
Pierre Koechlin – 1 bis rue des Capucins  
92190 MEUDON ( Tel. 626-10-81)

LES KOECHLIN :  
PLUS DE DEUX SIECLES D'INITIATIVES INDUSTRIELLES

La 1ère partie de cette Etude de Michel HAU a paru dans le Bulletin n° 10. On retrouvera ci-dessous la 2e partie.

II - LA PERENNITE D'UNE TRADITION

Malgré l'évolution considérable des conditions régissant la vie des entreprises et la distance entre les générations sur une période de deux siècles, on peut discerner des constantes dans les comportements des industriels de la famille Koechlin (comme des autres familles mulhousiennes qui leur sont apparentées). Une analyse des généalogies et des biographies nous permet d'en faire apparaître quelques-unes.

2.1 - L'épargne :

"Le luxe est loin d'avoir suivi le mouvement des fortunes... L'instinct aristocratique manque au millionnaire", s'étonne au XIXe siècle un Parisien transplanté à Mulhouse. De fait, pour ces bourgeois restés fidèles aux enseignements de Calvin, la consommation ne doit jamais aller jusqu'au superflu. Jusque vers 1830, les manufacturiers continuent à habiter dans le vieux centre de Mulhouse, là où leurs ancêtres ont vécu. Après cette date, ils se font construire, dans le "Nouveau Mulhouse", des villas qui restent de proportions modestes. Ils ont une domesticité peu nombreuse et prennent leurs repas en famille. Les profits sont entièrement réinvestis, ce qui leur permet de maintenir leurs entreprises à la pointe du progrès technique en Europe Continentale jusqu'à la fin du Second Empire tout en conservant le contrôle financier de celles-ci.

2.2 - La place donnée au travail :

Le travail est honoré pour lui-même : non seulement comme source de richesses mais comme ascèse. Les industriels mulhousiens passent leur journée dans leur manufacture et ne s'en libèrent que pour étudier des sujets scientifiques parfois très éloignés de leurs préoccupations de chefs d'entreprise, comme en témoigne la variété des sujets abordés dans les conférences données à la Société Industrielle de Mulhouse. Par ailleurs, si l'on étudie la répartition socioprofessionnelle des membres d'une famille comme les Koechlin (cf. tableau n°1), on constate la quasi-inexistence du groupe des rentiers (1% du total) et l'importance, à côté du groupe formé par les industriels et ceux qui gravitent autour d'eux, des professions possédant un certain prestige intellectuel ou moral : savants, hauts fonctionnaires, pasteurs, médecins (et officiers de carrière après 1870).

A la fin du XIXe siècle, lorsque la concentration des entreprises réduit le nombre d'industriels dans la famille, le recul de ces derniers est compensé par une forte poussée de ces professions, alors que la part des rentiers ne s'accroît pas de façon significative (cf. tableau n°1). Dans ce climat, la considération portée au chef d'entreprise industrielle tient moins à sa richesse qu'aux qualités dont il est censé faire preuve dans l'exercice de sa fonction.

Tableau n° 1

Professions exercées par les descendants et alliés de la famille Koechlin entre 1770 et 1910

Mariés entre 1770 et 1866	(%)
1- Industriel	44,1
2- Ingénieur	14,4
3- Banquier, négociant	12,2
4- Médecin	6,1
5- Officier de carrière dans l'armée française (1)	4,5
6- Haut fonctionnaire, homme politique	4,3
7- Commerçant, artisan	3,2
8- Pasteur	2,9
9- Fonctionnaire, employé	2,1
10- Artiste-peintre	1,9
11- Avocat, notaire	1,6
12- Propriétaire d'un domaine agricole	1,1
13- Savant, écrivain, universitaire	0,8
14- Rentier	0,8
Mariés entre 1866 et 1910	(%)
1- Industriel	22,3
2- Ingénieur	16,9
3- Banquier, négociant	16,7
4- Officier de carrière dans l'armée française (1)	9,0
5- Médecin	7,1
6- Propriétaire d'un domaine agricole	5,3
7- Savant, écrivain, universitaire	4,6
8- Avocat, notaire	3,7
9- Fonctionnaire, employé	3,5
10- Haut fonctionnaire, homme politique	3,2
11- Commerçant, artisan	2,8
12- Pasteur	2,1
13- Artiste-peintre	1,4
14- Rentier	1,3

Note : (1) Il n'y a pas d'officier de carrière de la famille Koechlin dans l'armée allemande.

**SOURCE :**

Eugénie Schwartz et Georges Koechlin : Tableaux généalogiques de la famille Koechlin, Mulhouse 1914. Nous commençons notre recensement à Jean Koechlin (tableau n° 47 dans le livre Koechlin). Le total des individus recensés est de 1353.

### 2.3 - L'orientation vers les études scientifiques :

Du vivant de Samuel Koechlin, les progrès techniques reposent, dans l'indienne, sur la transmission et le perfectionnement de pratiques empiriques. Mais, dès la génération de son fils Jean, tout change : en découvrant les premiers corps élémentaires et en posant les bases de la chimie scientifique, Lavoisier donne à tous les fabricants et utilisateurs de produits chimiques le moyen de découvrir de nouvelles méthodes beaucoup plus efficaces que les tours de main traditionnels, à la seule condition de passer par le détour des connaissances abstraites. C'est pourquoi Jean Koechlin envoie son fils Daniel suivre à Paris les cours de Vauquelin et de Fourcroy.

Daniel est à l'origine des découvertes décisives effectuées chez "Nicolas Koechlin et Frères" (notamment l'impression sur fond rouge). C'est également lui qui prend l'initiative de fonder, dès 1822, une école de chimie à Mulhouse ainsi qu'un laboratoire commun aux diverses indiennes. Parallèlement, les problèmes de plus en plus complexes posés par la mécanisation obligent à acquérir une formation en physique et en mathématiques et, à partir de la quatrième génération, de nombreux Koechlin passent par les grandes écoles d'ingénieurs (Centrale, surtout au XIXe siècle). Une tradition durable d'orientation vers les études scientifiques se manifeste ainsi.

Il serait probablement erroné de croire que cette tradition se fonde seulement sur un souci d'efficacité industrielle. En témoigne le grand nombre de médecins dans la famille (depuis le début, avec Jean-Jacques, l'un des fils de Samuel) ou l'intérêt manifesté par beaucoup de membres de la famille pour des sujets étrangers aux techniques industrielles, comme la botanique, la géographie ou l'astronomie. Par ailleurs, on sait que, dans l'Europe protestante et dans les régions catholiques qui sont à ses frontières, la scolarisation est nettement en avance, au XVIIIe siècle par rapport à l'Europe catholique. Le goût pour l'étude est sans doute très antérieur, chez les bourgeois de Mulhouse, de Bâle ou de Zurich, à leur orientation vers l'industrie.

### 2.4 - Le souci d'une descendance

Sans parler des deux premières générations de manufacturiers de la famille Koechlin dont la descendance a été très nombreuse (17 enfants sont nés chez Samuel, 20 chez Jean et 8 chez Hartmann), les trois générations qui se succèdent à la tête d'affaires industrielles au XIXe siècle ont un nombre relativement grand d'enfants par famille : 6,4 pour la troisième génération, 5,2 pour la quatrième et 4,1 pour la cinquième. Au même moment, dans le reste de la France (le Nord excepté), la limitation des naissances paraît s'imposer à la bourgeoisie comme la condition sine qua non de la conservation de la fortune acquise.

L'expérience montre que le relativement grand nombre d'héritiers de chaque génération a favorisé plus qu'il n'a gêné la pérennité du contrôle des Koechlin sur leurs affaires et de leur capacité à en créer de nouvelles.

D'abord, jusqu'à la cinquième génération, une endogamie rigoureuse à l'intérieur de la bourgeoisie industrielle mulhousienne

divise par deux les effets du morcellement successoral sur les patrimoines manufacturiers.

Ensuite, la taille relativement grande des familles permet, pendant toute la période où les entreprises fonctionnent avec un encadrement réduit - c'est-à-dire, pour les plus grandes, jusqu'à la fin du XIXe siècle -, de placer aux postes de responsabilité les plus élevés des collaborateurs sûrs, motivés et modestement rétribués qui sont les fils, les gendres ou les neveux des dirigeants. Dans beaucoup d'entreprises dirigées par des familles moins nombreuses, la qualité du travail accompli par des collaborateurs extérieurs à la famille de l'industriel a été, quoique dans des proportions impossibles à préciser, moins bonne, pour des rémunérations plus élevées.

Enfin, le relativement grand nombre d'enfants de chaque génération permet à la famille Koechlin de disposer en permanence d'une réserve de dirigeants prêts à assumer une succession. Elle peut même en mettre à la disposition d'autres familles, comme par exemple Rodolphe-Emile et Isaac Koechlin à la Société Anonyme des Automobiles et Cycles Peugeot.

Tout cela n'est possible que parce que les divers membres de la famille accordent une très grande importance à l'éducation de leurs enfants. Dans les deuxième et troisième générations, les garçons et les filles sont envoyés en Suisse chez des pédagogues réputés (Pestalozzi, Fellenberg). Les garçons partent ensuite en stage dans des succursales ou chez des correspondants d'affaires (notamment en Grande Bretagne). A partir de la quatrième génération, les études supérieures sont de plus en plus souvent ajoutées à ce cursus. Lorsque les enfants quittent le milieu familial pour leurs études ou leurs stages, les parents leur donnent un programme très chargé de matières à apprendre ou de tâches professionnelles à accomplir (parfois les deux ensemble comme pour Daniel Koechlin). En même temps, ils confient à un parent ou à un ami le soin de veiller à l'exécution de ce programme.

La compétence et les capacités passent donc, aux yeux du manufacturier soucieux d'assurer la pérennité de l'entreprise familiale, avant l'accumulation du capital. Il préfère diviser la fortune acquise entre de nombreux héritiers plutôt que de courir le risque de n'avoir aucun successeur capable de continuer son oeuvre. Compte tenu de la forte mortalité infantile, de l'exclusion des femmes des fonctions dirigeantes dans les entreprises et de l'inégalité des aptitudes entre ses enfants, il cherche habituellement à engendrer plusieurs fils. Ce comportement repose sur le pari, plusieurs fois gagné effectivement, surtout durant la première moitié du XIXe siècle, que le perfectionnement des techniques de production et des méthodes de gestion est une source de richesses compensant largement les amputations du patrimoine par le morcellement successoral.

Il se peut aussi qu'aucun calcul de ce type n'intervienne chez le chef d'entreprise. Mais, même dans cette hypothèse, la taille de sa famille joue encore un rôle sur le plan économique : le souci de donner plus tard des situations à ses enfants incite l'industriel à faire grandir l'affaire, à donner sans cesse la préférence à l'investissement sur la consommation des profits, à tracer des plans à long terme et à pousser ses fils au travail.

## 2.5 - Hypothèses sur l'influence de la foi religieuse :

La longévité des dynasties industrielles dans la famille Koechlin repose en définitive sur l'acceptation, par les générations successives d'un mode de vie dont leurs héritages auraient pu souvent les dispenser. Pour que cette attitude ait pu se perpétuer, il fallut qu'elle s'appuie sur un système de valeurs de portée universelle, susceptible de susciter la plus large adhésion. Sans cela, elle n'aurait pas manqué d'être remise en cause par une proportion importante des héritiers.

D'autre part, dans ce capitalisme d'entreprises familiales, les initiatives parfois audacieuses prises dans le domaine technique ont nécessité l'engagement presque total des patrimoines des entrepreneurs sans qu'il fût vraiment possible d'en prévoir le résultat. Certaines ont été des échecs. Il paraît douteux, dans ces conditions, que les décisions les plus novatrices se soient fondées sur des anticipations purement rationnelles. Même exécutées avec toute l'application et toute la compétence possibles, elles laissaient encore une part considérable au hasard.

On a déjà souvent parlé de l'influence exercée par le calvinisme sur les comportements des entrepreneurs mulhousiens : cette religion condamne sévèrement l'oisiveté et le luxe et, ce qui est un trait plus spécifique, elle exalte le travail comme étant l'activité la plus agréable à Dieu ; ce travail doit être le plus efficace possible et sa valeur réside autant dans le résultat que dans l'effort fourni ; le profit est le signe de cette efficacité ; il doit être réinvesti dans d'autres entreprises ou oeuvres utiles à la collectivité ; afin de donner à son effort la plus grande efficacité, le producteur doit se plier à une discipline rigoureuse, éviter les actes inutiles et accorder une grande attention à tous les problèmes d'organisation. Les entrepreneurs mulhousiens paraissent bien, dans la majorité des cas, s'être conformés à ces prescriptions.

Mais la religion d'un Nicolas Koechlin n'était pas pour autant la même que celle de son grand-père Samuel : il s'y ajoutait probablement une confiance scientifique dans les possibilités indéfinies du progrès technique, presque identifié au Progrès tout court. Si Samuel était pétri de culture biblique, Nicolas - comme ses frères Jean-Jacques et Daniel - avait en outre subi l'influence des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est lui qui a fondé à Mulhouse la loge maçonnique de la "Parfaite Harmonie".

D'une façon générale, on peut dire que les Koechlin engagés dans l'industrie - comme chefs d'entreprise ou comme ingénieurs - se sentaient investis d'une mission d'intérêt public, celle de multiplier les richesses et les emplois dans un monde qui, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, était aussi dur et cruel pour les couches les plus pauvres de la population qu'il l'est aujourd'hui dans les pays les moins développés. Le fameux "paternalisme" d'un Nicolas ou d'un André Koechlin ne doit pas être perçu comme un contre-poids à une fonction de chef d'entreprise qui aurait été totalement dépourvue de préoccupations humanitaires. Simplement, leur monde n'était pas le nôtre (précisons : celui dans lequel nous vivons en Europe aujourd'hui).

L'atout économique principal de l'Alsace, défavorisée par sa situation géographique et les circonstances historiques au XIXe siècle, a résidé dans la qualité de son travail. Ayant su exporter des marchandises, elle a pu éviter d'avoir à exporter sa main d'œuvre et ses capitaux vers des pôles plus dynamiques. Elle doit cette performance à la qualité de sa main d'œuvre industrielle et agricole, qui a su assimiler rapidement le progrès technique, et à la créativité de ses dirigeants d'entreprises.

Cette créativité n'a pas reposé, comme on serait tenté de le croire, sur l'accumulation exponentielle du capital dans les mêmes familles : le morcellement successoral, les échecs de certains investissements et les liquidations d'entreprises ont empêché un tel phénomène de se produire. Elle a en réalité surtout dépendu de la pertinence des projets d'investissement, de leur bonne exécution et aussi, tout simplement, de leur fréquence. Elle n'est pas pour autant due aux qualités de compétence, de ténacité et d'audace de quelques individus isolés et un peu exceptionnels. Elle a été stimulée, de façon diffuse, par un milieu familial - celui des Koechlin, mais aussi celui des autres familles d'industriels de Mulhouse qui leur sont apparentées - porteur de traditions dont la permanence a permis que reproduise plusieurs fois à travers plus de deux siècles, cet événement, en définitive plutôt rare, qu'est la réussite d'un projet industriel.

LES KOECHLIN ET LE CINEMA  
Interview de Sylvie KOECHLIN  
(Arrière-petite-fille de Lucie KOECHLIN (367))

Les amateurs de cinéma de la famille ont sans doute remarqué, dans le générique de certains films, parmi les noms des collaborateurs :

SCRIPTTE : Sylvie KOECHLIN

Intriguée, la rédaction du Bulletin a pensé intéresser ses lecteurs en interrogeant notre cousine sur son métier, peu connu. Elle a bien voulu, et de très bonne grâce, répondre à nos questions.

B. K. : Qu'est-ce au juste que le métier de scriptte ?

Sylvie K. : Le scriptte est, pour le réalisateur d'un film, sa "mémoire", le rappel permanent de son scénario dans tous ses détails pendant toute la durée du tournage.

On ne tourne jamais dans l'ordre chronologique ; on filme en décor extérieur ou en studio et le réalisateur est préoccupé par beaucoup d'autres choses que le suivi minutieux du scénario.

La scriptte veille à ce que rien ne soit oublié, que pour deux scènes qui se suivent, mais tournées quelquefois à un mois d'intervalle, les décors, les costumes, l'enchaînement des deux scènes soient parfaitement coordonnés. Il faut avoir en mémoire et noter sans cesse

une foule de détails, jusqu'aux vitesses de parole, de démarche des acteurs, etc.

B.K. : Il faut donc être présent d'un bout à l'autre ?

S.K. : Bien sûr, je ne quitte pas le réalisateur du premier au dernier jour du tournage : deux mois en moyenne pour un film.

B.K. : C'est donc un métier fatigant ?

S.K. : Oui, assez fatigant, on est pendant deux mois sous tension, sans répit du début à la fin. De plus, on travaille souvent à l'aveuglette, car dès que l'on tourne loin de Paris, on ne voit pas les "rushes" c'est-à-dire ce que l'on a filmé, avant plusieurs jours. Certains postes sur un film, dont le mien, peuvent paraître ingrats car ils ne sont pas essentiellement des métiers de créativité mais la compensation vient souvent du fait que l'on y rencontre, soit des gens passionnants, soit des gens qui s'intéressent à votre savoir, qui écoutent vos conseils. Un film est toujours une aventure, un pari pour lequel toute une équipe est engagée.

B.K. : Comment devient-on scripte ?

S.K. : La filière habituelle c'est l'IDHEC (1), où l'on apprend la théorie, mais le plus important ce sont les deux années de stage qu'il faut faire ensuite pour apprendre réellement le métier : 3 stages de scripte et 2 stages de montage au minimum.

B.K. : Vous avez donc commencé par l'IDHEC ?

S.K. : Non, et je ne connaissais personne dans le cinéma. Mais c'est après deux ans de dessin sans beaucoup de succès que j'ai rencontré quelqu'un de ce milieu qui m'a proposé un stage. J'ai pu enchaîner les cinq autres ensuite très rapidement et c'est là que j'ai eu beaucoup de chance, car certains ont souvent beaucoup de mal à les obtenir. Le C.N.C. (Centre National du Cinéma) vous délivre ensuite une carte professionnelle.

B. K. . C'est donc une profession libérale ?

S. K. . En effet, nous ne sommes jamais embauchées de façon permanente. Le réalisateur constitue son équipe pour chaque film et vous sollicite. On se fait connaître petit à petit dans le milieu et maintenant que l'on me connaît un peu j'ai plus de liberté pour accepter ou refuser un film s'il ne me plaît pas.

B.K. . Vous avez donc travaillé avec beaucoup de gens différents ; quels sont vos meilleurs souvenirs ?

(1) Institut des Hautes Etudes Cinématographiques.

- S.K. . De la trentaine de films auxquels j'ai collaboré, j'ai en effet beaucoup de bons souvenirs. Par exemple deux mois passés dans un petit village du sud de l'Espagne avec DUGOWSON et une équipe extraordinaire. Les habitants du village nous ont fait un accueil inoubliable.  
La réalisation de "DIVA", de Jean-Jacques BEINEX aussi a été une belle aventure. Les tournages à l'étranger se font malheureusement de plus en plus rares, pour des questions de budget et aussi en raison de la pression très forte aujourd'hui des syndicats de techniciens qui peuvent empêcher les équipes françaises d'aller tourner à l'étranger. On fait souvent des films de production française avec des techniciens étrangers.
- B. K. . On tourne donc de plus en plus en studio ?
- S.K. . Non, de moins en moins en fait, également pour des questions de budget. Mais la technique permet aujourd'hui de tourner des intérieurs dans de vrais appartements, de vraies caves, etc..
- B. K. . Et les acteurs, quels sont vos rapports avec eux ?
- S.K. . Oh! là c'est très variable. Les grandes vedettes sont des gens le plus souvent imbuables, capricieux, totalement égocentristes et il est quelquefois exclu d'avoir des rapports amicaux avec eux, mais je ne citerai que les exceptions : Michel SERRAULT, Jean-Louis TRINTIGNANT, Michel PICCOLI ou encore Jean-Paul BELMONDO, qui sont très sympathiques et agréables en tournage.
- B. K. . Vos réalisateurs préférés ?
- S.K. . Alain RESNAIS sans aucun doute, mais aussi Jean-Luc GODARD, COSTA-GAVRAS et d'autres, bien sûr.  
Claude LELOUCH est un cas à part, il court, va, vient, gesticule avec cent idées à l'heure et plus que jamais pour son dernier film, "EDITH ET MARCEL", qui a été le plus fatigant auquel j'aie jamais collaboré. Mais j'ai eu le plaisir de travailler avec plusieurs réalisateurs pour leur premier film et, pour une scripte qui a un peu de métier, c'est doublement intéressant car le pari est plus risqué, mais aussi parce que notre rôle comporte davantage de responsabilité, un débutant s'appuie beaucoup plus sur notre savoir faire.
- B. K. . Cela reste un métier exclusivement féminin ?
- S.K. . Oui, en effet. La raison en est sans doute qu'une femme a un esprit souvent plus méthodique et organisé et peut-être donc plus adapté que celui d'un homme à cette gymnastique très particulière qui exige à la fois de la synthèse et le souci du petit détail. Mais c'est un métier qui a beaucoup évolué. Aujourd'hui l'on n'est plus scripte toute sa vie. Après quelques années, l'on souhaite faire autre chose.

- B. K. . Dans le cinéma ?
- S.K. . Naturellement, dans le cinéma. On a envie d'écrire des scénarios et, pourquoi pas, de réaliser. Il y a actuellement de plus en plus de femmes réalisatrices.
- B. K. . Vous avez donc des projets ?
- S.K. . Quelques-uns - avec un ami, j'ai déjà collaboré à l'écriture de deux scénarios. Je finis en ce moment l'écriture d'un court métrage que je voudrais réaliser à la fin de cette année.

#### POUR LES MELOMANES

Le premier disque entièrement consacré à Charles Koechlin est sorti récemment. Il porte sur une face la "Ballade pour Piano et orchestre" (op. 50-1919), et sur l'autre la "Seven Star's Symphony" (op. 132 - 1933).

Orchestre dirigé par Alexandre Myrat ; au piano : Bruno Rigutto.

Disque EMI Pathé Marconi 375-1731391.

Une première diffusion de la "Ballade" a été donnée, le 3 novembre, à l'auditorium de la SACEM à Neuilly, au cours d'une réunion organisée par l'Association des amis de Charles Koechlin (1), sous la présidence de Henri Sauguet, à laquelle ont participé de nombreuses personnalités du monde de la Musique, et aussi d'assez nombreux Koechlin.

A MULHOUSE :

#### LES PLUS BELLES ETOFFES DU MONDE par Dorothee Koechlin de Bizemont

Les déesses grecques se drapaient de blanc immaculé : c'était olympien, mais un peu austère. Les déesses avaient une excuse . Samuel KOEHLIN n'était pas encore né ...

Plus tard, les élégantes du Consulat et de l'Empire remirent le blanc à la mode... Mais pas pour longtemps. Les pauvres chéries durent déchanter : le climat de Paris n'était pas celui d'Athènes et les drapés blancs résistaient mal aux contraintes de la vie moderne (déjà au début du XIXe siècle !). Heureusement pour elles, Samuel KOEHLIN et ses associés venaient de lancer sur le marché leurs sensationnelles "indiennes".

(1) 91, Avenue Emile Zola, 75015 – PARIS

### LES GRANDS COUTURIERS DU TISSU

Le succès de ces premiers tissus imprimés en Europe (à l'imitation des "toiles peintes" importées des Indes) fut foudroyant. Mais une telle réussite n'arrive jamais par hasard. Les "indiennes" de Samuel KOEHLIN, J.-J. SCHMALTZER et J.H. DOLIFUS n'étaient pas un bricolage improvisé. Elles étaient en fait le produit d'une société qui avait atteint à cette époque un très haut niveau de raffinement artistique, en même temps qu'un niveau technologique avancé (et Mulhouse était à l'avant-garde de la créativité européenne au XVIIe siècle !).

Or, qu'est-ce qui fait la réputation mondiale de la haute couture parisienne ? Sur quoi est basée cette réussite ? On a tendance à donner la vedette au styliste, au dessinateur de mode - celui-ci ne serait rien sans l'artiste et l'artisan qui ont créé le tissu. La forme générale donnée au vêtement, la coupe, la façon, dépendent du tissu choisi. Celui-ci donne la couleur et la matière, sans lesquelles il n'y a pas de "couture" possible.

Il faut rendre justice aux créateurs de ces merveilleux tissus, encore méconnus. C'est ce que fait le MUSEE DE L'IMPRESSION SUR ETOFFES de Mulhouse. J'ai mis des années avant d'aller le visiter et j'ai eu tort ! Son appellation un peu sévère, un peu austère, me rebutait. En réalité, ce Musée aurait dû s'appeler "LES GRANDS COUTURIERS DU TISSU" ou, plus ambitieusement encore : "LE MUSEE DE LA MODE FRANÇAISE" ou bien : "LES ARTS DECORATIFS DU TISSU»... Ses collections sont un éblouissement. Pour tous ceux que l'art, la décoration, la mode, l'ameublement, l'histoire de la civilisation, intéressent, c'est un haut-lieu. On trouve ici des choses qui n'existent nulle part ailleurs. C'est la caverne d'Ali Baba, un entassement de trésors insoupçonnés du public.

On se déplace de très loin pour voir le Louvre : on devrait faire aussi tout exprès le voyage à Mulhouse pour ce musée... On en retirera la même intense satisfaction d'avoir appris quelque chose d'important, d'avoir contemplé de très grandes oeuvres d'art... C'est aussi concrètement une source d'idées et d'inspiration pour tous ceux qui travaillent dans les métiers décoratifs.

Je dois dire que je regrette seulement d'avoir passé deux heures dans ce Musée : il m'en aurait fallu dix fois plus pour le voir plus à fond. En particulier la salle de documentation, qui garde plus de 4 millions d'échantillons d'étoffes imprimées depuis 1750 ! Chaque échantillon est un petit chef-d'oeuvre en lui-même. La combinaison des couleurs est extraordinaire : les "rouges turcs" de Nicolas KOEHLIN, les fonds bleu indigo, les jaunes soleil, orange, citron, ont gardé leur fraîcheur d'hier.

Ce qui m'a le plus étonnée, c'est la "modernité" de ces tissus. La plupart d'entre eux peuvent parfaitement être utilisés actuellement dans le vêtement et l'ameublement... C'est d'ailleurs bien ce qu'a fait Laura Ashley, qui a tout simplement repris des dessins mulhousiens anciens.

### UN MUSÉE TRES VARIE

Outre cette collection inouïe d'échantillons, le Musée est assez varié pour intéresser toutes les catégories de visiteurs.

#### Les machines

Vous pourrez, par exemple, y emmener de jeunes enfants : ils seront passionnés par le fonctionnement des machines à imprimer. On les fait marcher devant le public, à certaines heures. La grosse machine à imprimer au rouleau de cuivre est... impressionnante ! Elle a été construite en 1853 par André KOEHLIN et Cie à Mulhouse. Elle est équipée de 3 cylindres d'impression, chaque cylindre correspondant à une couleur différente : les brosses cylindriques apportent la couleur, et les racles d'acier enlèvent le trop-plein de celle-ci sur le rouleau. Ce monstre a fonctionné jusqu'en 1957.

Il y a d'autres machines dans le Musée, dont l'une imprime de très jolis petits mouchoirs vendus sur place.

#### Les étoffes exotiques

J'ai découvert là une étonnante collection de grandes pièces de tissus anciens et exotiques : des batiks indonésiens, avec leurs motifs finement imprimés selon une technique de réserves à la cire. Des tapas polynésiens, qui sont comme une sorte de feutre de fibres de cocotier, pilées ensemble (ce que les belles tahitiennes portaient sur les reins - on ne peut pas dire sur le dos ! ...- à l'arrivée des premiers explorateurs européens). D'autres techniques, aussi moins connues comme les "plungi" ou les "ikats", les premiers étant les tissus teints par une technique de ligature et les seconds par la teinture différenciée de certains fils. C'est superbe.

La présentation en est agréable avec des explications claires, comme dans les musées américains - je veux dire, un commentaire avec des mots simples pour ceux qui n'y connaissent rien -.

Ces pièces sont si belles qu'on a envie de les toucher, de les caresser... Beaucoup d'entre elles ont été ramenées à Mulhouse par un grand voyageur qui s'appelait Carlos FOREL-KOEHLIN, en 1828.

#### Les étoffes européennes anciennes imprimées

Cette section est très intéressante : on y voit des échantillons des fameuses toiles de Jöuy, des toiles alsaciennes de toutes les fabriques anciennes. Parmi celles-ci, la maison KOEHLIN-BAUMGARTNER et Cie à Loerrach. Cette manufacture était spécialisée dans une production de très haute qualité, comme la maison Scheurer-Lauth et Cie de Thann, et Senn-Bidermann et Cie à Wesserling - ces trois manufactures avaient été surnommées "les Trois Etoiles". On peut voir au Musée un "chef-de-pièce" fait à Wesserling, et portant l'inscription : "exécuté sur toile

nationale à la Manufacture de Wesserling an XII par Jean KOECHLIN frère, manufacturier à Mulhouse, département du Haut-Rhin".

Les deux grandes spécialités alsaciennes étaient le cachemire (avec les célèbres palmettes) et les dessins de fleurs. On peut voir exposé au Musée un tissu dessiné pour la Maison KOECHLIN-ZIEGLER et intitulé : "La scène de la cassette dans Faust" qui combine un décor floral très sophistiqué avec une scène allégorique. On peut aussi voir dans le même genre, "Agar renvoyée par Abraham", imprimé par Nicolas KOECHLIN en 1830...

Tout cela est d'une grande qualité artistique, d'une grande beauté, car c'étaient les meilleurs artistes de l'époque qui dessinaient les modèles - souvent même des artistes parisiens ou bien des artistes locaux branchés sur le goût parisien -. C'est d'ailleurs le secret du succès de la Manufacture de Joüy toute proche de Versailles, elle travaillait pour une clientèle exigeante, qui pouvait payer les meilleurs artistes européens de l'époque. Et le peintre J.B.Huet, qui dessina une grande partie des collections de Joüy, travaillait dans l'esprit de la Cour.

#### Les dessins et les peintures

Le Musée garde une collection de ces magnifiques dessins dont la qualité saute aux yeux de n'importe quel non-spécialiste. Egalement une collection de 27 tableaux de fleurs, souvent peints par les mêmes artistes qui travaillaient pour le tissu. On est surpris de la qualité des toiles (du XVIIe au XXe siècle). Ce genre de peinture revient heureusement à la mode.

J'allais oublier de signaler une série de charmants petits tableaux représentant les manufactures alsaciennes, dont celles de la famille ! Enfin, le Musée possède une collection d'objets d'art, en particulier de la céramique, des soies chinoises, etc. Avis aux amateurs ! On m'a infligé tant de laideur en Amérique tant d'horreurs, que je souhaite de tout mon coeur à mes concitoyens de prendre enfin conscience de leurs trésors artistiques !

Je n'avais pas réalisé, avant d'avoir vu ce Musée, combien ma petite patrie mulhousienne était un lieu de création artistique, et combien elle est méconnue à ce titre. Ses industries n'engendraient pas encore des milliers de gadgets hideux, comme on en a vu depuis, mais des oeuvres d'art au plein sens du terme...

Enfin, il y a dans le Musée une bibliothèque - que je n'ai pas consultée - : elle contient une énorme documentation sur toute cette industrie alsacienne (en particulier les livres de compte des manufactures de la famille KOECHLIN !).

J'ai traîné dans bien des musées de l'Ancien et du Nouveau Monde - y traînant aussi mes enfants - aussi suis-je un peu blasée sur les charmes de la muséographie. Et pourtant, j'ai été séduite par ce MUSEE DE L'IMPRESSION SUR TISSUS à Mulhouse. Il est si intéressant qu'on ne sent pas la fatigue de ses pieds ! Courez-y vite !

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Musée de l'Impression sur Etoffes : 3, rue des Bonnes Cens  
68100 - MULHOUSE  
tél. : (89) 45 51 20

Ouvert tous les jours, sauf le mardi, de 10 à 12 h. et de 14 à 18 heures.

Prix d'entrée : 15 F. Réductions sur les groupes, les étudiants, les militaires, le 3e âge, les enfants : 5 F.